

ADRIEN  
MANGOLD

SECONDE

HUMANITÉ

HSN

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

ADRIEN  
MANGOLD



— S E C O N D E —  
**HUMANITÉ**



**HSN**

LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME SANS NOM



SCI-FI

Collection dirigée par  
**Dimitri Pawlowski**

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

**122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil**  
**contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com**

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2018.

© Illustration de couverture : François-Xavier Pavion

© Illustration portrait auteur : Émile Denis

ISBN : 978-2-918541-63-9

*À celle et ceux qui, à Senlis,  
débutèrent avec moi une longue route commune,  
dispersés aux quatre coins de la France ou du monde,  
le temps d'un jour ou de plusieurs années.*





**L'ÉCLAT DE L'AUBE**

« César Sefria a vécu à l'époque de Samuel Nerion, et lui aussi a été l'un des plus grands chercheurs sur Terre. Tous les deux sont à l'origine de progrès majeurs dans le domaine de la médecine. Si je vous parle de lui, c'est parce qu'il est avant tout considéré comme le traître qui a fait perdurer le virus Octavia, et que l'histoire des Octavians ne fait qu'une avec celle des Érudits. [...]

Leurs descendants [...] l'adulent comme nous adulons Samuel Nerion, ce qui pose deux questions. La première : pourquoi sont-ils devenus les idoles de deux peuples si différents alors que leurs travaux s'appuyaient l'un sur l'autre ? La seconde : comment les Octavians, censés avoir dépéri il y a plus de mille ans, ont-ils pu développer une technologie supérieure à la nôtre tout en restant invisibles ? Je n'ai aucune idée de la première réponse. Pour la deuxième, en revanche, j'ai des soupçons. »

Ce sont mes propres mots, ceux que je prononçais un soir d'avant-guerre à mes collaborateurs, nos premiers résistants, les premiers à donner leur vie pour notre cause. Aujourd'hui, en l'an 1194 apr. GB, nous sommes des dizaines, des centaines de milliers à travers les cinq mégalopoles à nous être soulevés.

Je suis celui qui mène cette rébellion et, à ce titre, la cible la plus lucrative des mercenaires du monde entier. Je ne possède pourtant rien d'exceptionnel, ni compétences hors du commun, ni technologie futuriste. Certains événements ont seulement fait de moi une icône dont veulent à tout prix se débarrasser nos ennemis.

Chaque jour qui passe, nous oublions un peu plus ce pour quoi nous sommes en guerre. Certains vont au front par principe, d'autres par routine. Rares sont ceux qui pressent la gâchette en gardant à l'esprit que nous devons chaque tir à ce qui se produit il y a maintenant plus de mille ans.

Il faut effectivement remonter à cette époque pour comprendre comment naquit le peuple qui se dresse aujourd'hui devant nous, comment, pendant l'une des périodes les plus prospères de l'Humanité, les mégalopoles et les Octavians en vinrent à se déclarer la guerre la plus meurtrière de l'après Grand-Bleu.

\*

Un air de violon sous un soleil resplendissant, une robe blanche se soulevant au rythme de pas de danse, des commentaires enjoués sur fond de rires enfantins, cette journée est celle que j'attendais depuis une éternité. Je profite d'un des rares moments qui me soient donnés de passer avec mes proches. Aujourd'hui, j'ai tout fait pour laisser les affres du laboratoire Sefria derrière moi, tout fait pour vivre le plus beau jour de ma vie, pour vivre pleinement et simplement... mon mariage.

Après un an de fiançailles, je deviens l'heureux époux de Lucie, sirène de mes vingt ans qui a tout gardé de son mythe. Une espiègle redoutable sous des cheveux en cascade, dont l'or m'attire pour encore maintenant me faire chavirer. L'émotion de la messe a laissé place à l'euphorie de la fête. Les uns dansent, les autres chantent. Moi, j'observe, comblé du bonheur déferlant mais n'en laissant rien paraître, nourrissant ma mémoire de mille et un souvenirs, bénissant ce jour de dessiner un sourire sur des visages que je sais moroses en d'autres temps. Je chéris ces moments où se réalise au grand jour la recette de quelque émotion, composée des ingrédients les plus simples et qui pourtant nous échappent. C'est une énigme admirable et belle qui à elle seule surpasse les mystères de l'univers. Ainsi mon esprit scientifique perçoit également Lucie. Là, mon père invite ma femme le temps d'une mélodie, ici les plus jeunes courent entre les arbres, partout s'animent ces vies que je m'efforce de protéger lorsque j'endosse ma blouse blanche ; et derrière mon épaule une voix me ramène au présent :

— Excusez-moi ! Monsieur ?

— Oui ?

L'homme finit sa course devant moi, essoufflé. Il a le costume convenu et les traits inconnus d'un membre de l'organisation.

— On cherche à vous joindre par téléphone, c'est urgent.

— Qui ça « on » ?

— Un coursier. Il a quelque chose à vous livrer.

— Eh bien, dites-lui de le livrer chez moi, je...

— C'est que je préférerais que vous le lui disiez vous-même.

Le sujet semble être important.

Je n'ai pas le temps de m'étonner de ce désengagement qu'il me tend un téléphone. Je m'en saisis, perplexe.

— Allô ?

— Oui, bonjour ! Vous n'êtes pas sur votre lieu de travail !

— Non, justement. Je...

— Il faut que je vous retrouve ! On m'a chargé de vous livrer un colis au plus tôt.

— Ça ne peut pas attendre ?

— C'est que j'ai traversé la moitié de Logosme pour vous le remettre.

— La moitié de Logosme... ?

Je sais déjà que je vais le regretter, mais sa détermination, pour ne pas dire son obstination, éveille tout de même mon intérêt. Je ne lui prête cependant plus qu'une oreille, absorbé par les mouvements sur la piste de danse. Paniqué, il libère un flot de paroles auquel mon esprit refuse de s'attacher. Je finis par lâcher, impatient :

— Je suis au parc Solaris.

— Je me mets en route !

Je raccroche et informe le groom de sa venue. L'épisode est aussitôt chassé par l'odeur enivrante des petits fours qui me tendent les bras sur leur long buffet. J'en croque un à pleines dents et laisse mon regard se poser sur l'orchestre de cuivres qui anime la piste de danse.

— À quoi pense monsieur le marié ?

Je fais volte-face pour me retrouver devant une coupe de champagne et un sourire à toute épreuve.

— Pauline ! Tu n'as pas trouvé de cavalier à ton goût ?

— Il y en aurait bien un, mais j'ai peur qu'il soit en retard.

— Il m'a dit qu'il nous rejoindrait en fin d'après-midi.

— On aurait de la chance de le voir au dîner, alors...

— Ne lui en veut pas. Je l'ai abandonné avec une tonne d'analyses et il s'est mis en retard pour assister à la cérémonie. Il doit avoir la tête sous l'eau, à l'heure qu'il est.

Elle oublie sa déception, rompue pourtant à toute sorte d'excuses.

— Il m'a laissé entendre que vous travailliez pour un particulier.

— Oui, sur un cas qui semble en valoir la chandelle.

— Qu'est-ce qu'un éleveur des secteurs ouest peut valoir, comme chandelle ?

— Ce n'est pas tant l'éleveur que l'élevage qui nous intéresse. Disons que s'il a voulu nous mettre à l'épreuve, il a réussi... mais au-delà de ça, ce sont les moyens qu'il met en œuvre pour s'octroyer nos services qui nous intriguent le plus.

Mon sérieux, revenu au galop, atténue son sourire.

— Je pense trop au travail ! Et si c'est moi qui t'invitais à danser ?

— Volontiers !

Nous voilà partis vers la piste où nous rejoignons des couples unis le temps d'une valse. Lucie mêle grâce et légèreté à chacun de ses pas. Elle a quitté les bras de mon père pour ceux de mon frère. Je croise son regard amoureux et laisse, au sommet de ces voiles immaculés que nulle n'aurait mieux portés, l'opale de ses yeux me charmer derrière ses mèches virevoltantes. Je la perds de vue quand ma danse me fait tourner au rythme de la musique. Sa mélodie nous entraîne lentement, l'un dans les bras de l'autre, puis s'accélère imperceptiblement. Nous suivons la cadence, infaillibles, si bien que nous mettons bientôt un point d'honneur à conserver notre élan frénétique. À travers les cheveux longs et aériens de Pauline se dessinent les lignes d'un paysage insaisissable. Il n'est qu'un flou d'herbes, d'arbres et de fleurs à perte de vue.

Le parc Solaris, vaste octogone, n'est délimité qu'à l'horizon par les versants vitrifiés de huit pyramides, autant de miroirs qui renvoient la lumière en son sein. Merveilles de l'architecture à qui il doit son nom, elles sont avant tout réputées pour être une des plus grandes bibliothèques de la ville dite australienne, dont le nom est en réalité « Logosme » : la mégalopole du savoir.

Elle est la première des cinq cités géantes de l'après Grand-Bleu. Au même titre que ses homologues quand elles sortiront de terre, elle jouit d'édifices monumentaux dont les plus hauts narguent les nuages. Son rôle se définit par l'archive, la classification, et surtout la transmission des connaissances acquises par l'espèce humaine depuis son commencement. Divisée en une multitude de pôles, elle couvre tous les domaines scientifiques où physique, mathématiques, psychologie et économie figurent parmi les plus importants. Elle renferme également le patrimoine inépuisable des différents peuples et ethnies qui vivent ou qui ont vécu sur notre planète. Des ouvrages religieux aux innombrables musées, Logosme recense tout, hormis ce qu'il reste à découvrir.

Lucie, qui m'apparaît à nouveau, tâche de réduire cette liste. Elle explore, cherche selon une chorégraphie dont elle seule a le secret les savoirs perdus de notre monde. Sa curiosité la fait s'aventurer dans tous les domaines, avec cette folle capacité à labourer tous les champs de la science pour déterrer un trésor oublié. Pareil à maintenant où nos danses nous rapprochent, elle vint à moi il y a quinze ans, virevoltant entre les disciplines jusqu'à s'arrêter sur l'arpent de la biologie.

Une brève accalmie dans la mélodie, hier dans nos vies, nous lie l'un à l'autre. Elle me prend pour cavalier, jadis pour âme sœur, et, pour mon plus grand bonheur, nos pas comme nos cœurs ne font bientôt plus qu'un. Je suis envoûté, je l'ai toujours été. La faute aujourd'hui tant à la musique qu'à la douceur de son parfum et ses bras posés autour de mon cou.

Je l'entends chuchoter :

— Dire « oui » ne fait pas tout. Tu as une femme à faire danser, maintenant !

De nouveau lancé dans une valse effrénée, ou peut-être simplement sous l'effet du contact de ses lèvres contre les miennes, je sens mes pensées s'échapper. Je retourne à l'époque de notre premier baiser, à l'époque où aucun cours ne rivalisait plus avec une heure passée ensemble, où nos séances de révisions nous ramenaient inlassablement au sujet de l'anatomie. Cette année fut merveilleuse, bien qu'académiquement parlant désastreuse. Elle s'acheva en catastrophe dans un laboratoire de l'université où il s'agissait, en quelques heures, de rattraper le travail que seuls les professeurs prévoient pour plusieurs mois. Un nouveau coup de marteau allait forger ma vie ce jour où, l'œil collé au microscope depuis des heures, j'observais avec une extrême concentration séquence d'ADN sur séquence d'ADN.

La veille d'un concours, j'avais pris d'assaut la dernière salle d'expérience libre du bâtiment... ou presque. J'étais contraint à me faire une place entre des bras mécaniques enduits d'une substance douteuse et des ordinateurs tournant à plein régime. Un chercheur absent avait laissé à l'informatique le soin d'enregistrer les données de son expérience – erreur à ne jamais commettre, encore plus quand ces données sont susceptibles de lancer une carrière. Toujours est-il que, durant des heures, j'ai profité d'une agréable

tranquillité me permettant de mener à bien mes travaux, jusqu'à cette dernière séquence à observer, cette dernière goutte de sang à verser sous l'oculaire du microscope, ce dernier flacon à saisir dont le contenu, par fatigue ou par manque d'attention, se déversa sur l'installation de mon collègue.

La gelée visqueuse sur les bras mécaniques absorba le sang. Les alertes sur l'écran d'ordinateur se multiplièrent et, alors que je faisais mon possible pour limiter les dégâts avant de débarrasser le plancher, la porte s'ouvrit. Mes explications furent vaines, l'homme jura à n'en plus finir. Au début de simple maladroit, je fus accusé de concurrence déloyale pour sabotage d'expérience, puis carrément soupçonné de tentative d'entrave à l'évolution de la science, dans toute l'exagération dont était capable l'*ego* d'un jeune chercheur.

Toutefois, j'eus beau quitter le laboratoire avec un sentiment de culpabilité justifié, il m'avait suffi d'attendre le lendemain pour observer que, si j'avais été gauche, je n'avais en rien empêché une quelconque évolution de la science. Le chercheur en question reçut le premier prix du concours sous mon nez et, étant donné le compte-rendu exposé au jury, je devinai sans mal que le sang renversé jouait un rôle majeur dans sa découverte. En sus, la malheureuse place de second dont je dus me contenter me valut de travailler avec lui sur un projet commun. C'est ainsi qu'en à peine deux jours, je fis la connaissance de Samuel.

Le soleil descend derrière les pyramides qui bordent le parc. Nous troquons la piste de danse pour le buffet et les longues tablées. Tout le monde est à sa place excepté mon témoin, toujours aux abonnés absents, et moi-même. J'ai laissé ma chaise vide pour aller occuper l'estrade qui surplombe l'assemblée.

Me voilà devant les personnes qui me sont le plus chères, exceptionnellement réunies pour cette journée digne d'un conte de fées. Je n'ai pour artifices qu'un micro perché sur son pied et une feuille sortie du fond de ma poche, malmenée par toutes ces danses. Le poème que j'y ai écrit n'est plus qu'à moitié lisible, mais peu importe, mes yeux l'ont assez parcouru pour le connaître par cœur.

Les invités finissent de retrouver leurs places, une assiette pleine à la main. L'esprit alors apaisé, tous se réjouissent d'un dîner bien mérité. Cependant, la curiosité l'emporte sur la faim

lorsqu'enfin ma présence sur ces planches attire l'attention. Tous délaissent leurs plats et m'observent, le sourire aux lèvres, impatients du discours annoncé par cette mise en scène. Certains réclament le silence, d'autres m'encouragent à me lancer car, disent-ils, le ridicule ne tue pas. Aucun encouragement ne m'est toutefois nécessaire. Cela fait un an que cette feuille attend d'être lue, et peu importe ce qu'en penseront les autres, c'est à Lucie et à elle seule que je m'adresse :

— Comme vous le savez, mes parents, leurs parents et les parents de leurs parents avant eux, en bons scientifiques, s'étaient tellement harnachés aux épaules du géant que j'aurais eu tout le mal du monde à en descendre. J'aurais de toute façon eu trop peur d'essayer, je tiens trop à mon héritage.

Je laisse s'estomper quelques rires avant de poursuivre.

— Je me rassure du fait qu'aucune photo, ce soir, n'est là pour témoigner qu'à dix ans, je jouais déjà à étudier les cellules eucaryotes et procaryotes sur la table du salon. Quelques années plus tard, j'entrais sans me poser de questions – et peut-être même sans avoir plus de convictions – dans la première université biomédicale de Logosme. Cette chance, je la dois à ma famille et à mes proches. Merci infiniment pour ces encouragements à passer des nuits blanches derrière mes cours, merci plus encore pour les heures à m'empaler l'œil sur l'oculaire d'un microscope... Vous êtes à l'origine de moments tout à fait palpitants dans mon existence ! Blague à part... j'ai fait tout ça parce que je devais le faire, parce que c'était une évidence qui, dans mon monde et dans le vôtre, s'imposait.

» Il y eut une autre évidence, plus implacable encore : Lucie, celle à qui je me dévoue simplement parce qu'un jour j'ai posé les yeux sur elle, est devenue une autre science, *ma* science, sublime parce que venue d'un tout autre monde, entièrement et uniquement façonné par elle. Alors... à ceux qui me rassuraient tout à l'heure au sujet du ridicule, voici le moment que vous allez préférer. La feuille illisible que j'ai dans la main, là, c'est un poème. Gardez vos railleries pour la fin. Rassurez-vous, elle viendra vite.

Mes yeux se baladent d'un visage à l'autre, *a priori* au hasard, mais évitent à tout prix le seul à même de me faire perdre mes moyens.

— Je l'ai appelé « *L'éclat de l'aube* »... Merci à tous d'être là ce soir pour pouvoir l'entendre...

L'éclat de l'aube, à l'horizon,  
M'apparaît faux et travesti.  
Sa pureté n'est qu'illusion,  
Ombre d'un premier ressenti,

Car, quand notre âme, des abysses,  
S'en va défier les cieus, altièrè,  
Quand un rêve éveillé s'immisce  
Dans chacune de nos prières,

Quand plus aucun phare n'est là  
Pour guider notre solitude,  
Nous risquons de devenir las  
D'une histoire dès son prélude.

Nous ne sommes pas à l'abri  
De vivre de mauvaises Lunes,  
De traverser certaines nuits  
Mêlant chagrin et infortune.

Peut-être aurons-nous des moments  
Faits de larmes ou d'allégresse,  
Avec un ciel parfois clément  
Et d'autres fois teint de tristesse,

Mais quoi que le zénith apporte,  
Qu'il soit orage ou arc-en-ciel,  
Je sais que nous ferons en sorte  
De faire fi de nos querelles.

Mon amour, laisse-moi te dire  
Avec cœur et sincérité :  
Quelque soit notre devenir,  
Il sera pour l'éternité.

Dussions-nous truquer les saisons  
Afin d'en vivre à volonté  
Une de lumière et passion  
Dont le seul nom sera « Été ».

Toi, à la chevelure d'or,  
Toi, qui es celle que j'adule,  
Tu auras été mon aurore,  
Tu seras donc mon crépuscule.

Je n'ose croiser son regard que sur ces derniers mots. Elle sourit... Elle sourit, mais elle pleure aussi. Submergée par l'émotion, elle se lève et vient se perdre dans mes bras. Par son silence, l'assemblée met un instant ses sanglots en exergue avant d'éclater en une fanfare d'applaudissements pour célébrer notre union. Alors elle me murmure de ces mots qui font vibrer le cœur des hommes, puis, ses larmes piégées sur ses lèvres, m'offre le plus beau baiser qu'elle m'ait jamais offert.

Nous nous éternisons l'un contre l'autre. Les applaudissements continuent au loin, mais aucun ne retient plus notre attention si ce n'est ceux d'un homme qui marche vers nous, sur l'estrade. Ses mains s'entrechoquent à un rythme lent et régulier, produisant un son sourd et clair. Au creux de son bras gauche est logé un bouquet de roses que nous n'attendions plus.

Je penche la tête sur le côté pour, par-dessus l'épaule de ma femme, faire face à Samuel. Son regard profond, plein d'intelligence et de clairvoyance, ferait se sentir quiconque inférieur si, avant tout, il ne rassurait pas par une pointe de bienveillance soulignée d'un sourire discret.

— Je ne pouvais louter ça pour rien au monde.

— Merci d'être venu.

Lucie et moi le saluons, le bras de l'un autour de la taille de l'autre. Il lui remet les fleurs dont elle se saisit, si cela est possible, avec un sourire plus séduisant encore.

— Le bouquet du témoin. Un peu de réconfort et beaucoup de champagne, c'est la moindre des choses quand on vient de prendre à perpétuité de celui-là.

— Bois-en une coupe, tu diras moins de conneries, dis-je pour lui rendre la politesse avant qu'il nous invite à quitter l'estrade.

— Venez, j'ai quelqu'un à vous présenter !

— Le bouquet ! lance alors une voix dans l'assemblée, sitôt reprise par le plus grand nombre.

Enchantée, Lucie leur tourne le dos. De ses deux bras joints, elle fait voler le tissu de sa robe et envoie les roses dans les airs. Certains pétales se détachent dans l'élan, le reste survole les tables, enfié par plusieurs mains levées auxquelles se joignent volontiers celles des hommes pour ajouter au désordre. Une de mes amies le rafle de justesse à Pauline que je constate en compagnie d'un jeune garçon qui m'est inconnu. Samuel le révèle comme étant son invité surprise alors qu'il nous précède pour les rejoindre en bas de l'estrade. Il s'amuse, sur le chemin, à ramasser une rose au bout de sa tige dont il agrémente ma boutonnière, trop sobre à son goût.

— Voici Cloud Octavia, mon filleul. Je lui ai fait visiter le labo avant de venir. Cloud, voici mon ami et collègue avec sa compagne – au temps pour moi, sa femme ! – Lucie.

Intimidé, Cloud s'avance vers ma moitié pour lui tendre sa main et se tourne vers moi. Je lui rends son salut quand un homme qui m'était sorti de l'esprit refait surface : le coursier chargé de son colis, visiblement en fin de marathon. Il crie tout de même, le souffle coupé chaque fois que ses pieds écrasent la terre :

— Vous êtes ici !

Je le laisse arriver, toujours aussi séduit par son sens de l'observation. À chaque table, les discussions s'interrompent. On l'entend clairement et distinctement parler.

— Tenez !

J'attrape le paquet, dubitatif, curieux de sa soi-disant importance et de la probable surprise qu'il renferme. Je déchire l'enveloppe et en sors le contenu sans plus savoir quoi penser.

— Un manuscrit ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Aucune idée. Elle m'a simplement dit qu'il vous sauverait la vie.

— Qui ça ?

— La femme qui vous le fait parvenir, réplique-t-il sur le ton de l'évidence alors que, de mon côté, pointe l'agacement.

— Et elle n'a pas de nom ?

— Elle a dit qu'elle vous le donnerait lorsque vous viendrez la tuer, désolé. Au revoir, monsieur !

— Quoi ? Hé ! Attendez !

Mes rappels sont inutiles. Il repart aussi vite qu'il est arrivé.

Tous les regards sont tournés vers moi. Je ne sais plus que dire ni que faire de ce manuscrit tombé des nues. Je sais seulement que si une femme attend que je mette fin à ses jours, elle risque d'attendre longtemps.

Je lance en espérant remettre la soirée sur ses rails :

— Navré pour ce contretemps ! À vos couverts !

Samuel rejoint Pauline à la table d'honneur, suivi par son filleul à qui nous faisons une place. Lucie et moi présidons au centre, entourés par nombre de tables auxquelles nos proches bavardent et laissent l'appétit reprendre ses droits.

Le dîner se prolonge jusqu'au milieu de la nuit. Nous ne comptons plus les bouteilles vides lorsque la fatigue s'invite à la soirée. Peu à peu, le parc est déserté. Les plus persévérants nous quittent à l'aube pour aller somnoler à l'abri de la lumière du soleil et ne se réveiller qu'à la mi-journée. Quant à nous, nous prolongerons la fête sur un lit de pétales de rose, et il y a fort à parier pour qu'au zénith notre nuit n'ait pas encore commencé.



J'ouvre des rideaux pourpres pour nous faire profiter du lever de soleil. Cette nuit a été éclairée d'une première lune de miel, et nous profiterons de bien d'autres au sommet de cet hôtel luxueux de l'île Fraser, à l'extrême est de Logosme. Inutile de quitter le lit pour contempler la mer à perte de vue. À cette heure, le bleu profond pâlit et s'embrace à l'horizon. Une pointe de vert s'invite même parfois sur les vagues que nous imaginons mourir sur le sable blanc, bien plus bas, au pied du gratte-ciel. S'il n'était pas idyllique, ce séjour serait utopique, et il suffit que je pose mes

yeux sur ma Lucie pour que la réalité ne devienne plus qu'un rêve, ou peut-être est-ce l'inverse, je ne sais plus.

Huit cents mètres d'altitude offrent une vue merveilleuse, à la juste hauteur de cette suite nuptiale. Des pétales de rose éclatants, partout disséminés, font écho au rouge des rideaux. Ils couvrent ici les coussins d'un divan, cerclent là un seau à champagne. La boisson coule sur demande auprès d'un service d'étage efficace, dont la pudeur le contraint au seuil à moins qu'un petit-déjeuner ne l'amène devant le lit. La salle de bain, séparée de la chambre par un dressing à double entrée, bénéficie elle aussi d'une vue sur l'océan. Elle est équipée jusque d'un spa, ainsi que de miroirs qui n'agrandissent pas tant la pièce qu'ils font le bonheur des amants.

Le laboratoire Sefria est chronophage, mais ses bénéfices m'octroient des apartés idylliques dans une vie surchargée. J'aime à le savoir symboliquement disparu derrière le barrage qui, si je pouvais voir à l'ouest, imposerait ses cent mètres de haut sur la côte australienne, comme il le fait tout autour du continent. Un ouvrage colossal qui demeure un bien maigre investissement pour protéger non plus un peuple, mais une civilisation entière.

Nous craignons que le Grand Bleu, auquel trop peu d'entre nous ont survécu, nous menace à nouveau. Aussi cette muraille nous sauvegarderait d'une montée des eaux le temps de nous préparer à l'immersion. Il est devenu très rare qu'une tour en passe la frontière du fait des normes étouffantes imposées à ces exceptions, de l'obtention même des autorisations et des taxes prohibitives qui y sont associées. Le privilège de pouvoir poser le pied sur une plage se paie désormais si cher qu'il s'accompagne toujours d'un séjour de rêve, et je me croirais d'ailleurs dans mes songes si la commande passée par Lucie ne me rappelait pas mon estomac vide.

— ... et trois croissants. Non, quatre ! Oui... avec du thé, s'il vous plaît, et du café, merci. Et des pains au chocolat ! ... Oui, merci !

Je vais pour la rejoindre sous les draps, réjoui d'avance de ce luxe culinaire, quand elle raccroche et me lance, les yeux taquins sous ses cheveux défaits :

— T'auras même pas le temps de t'allonger avant que le serveur arrive.

— Tu paries ? Je pourrais même finir ma nuit avant qu'il rassemble la moitié de ce que tu as deman...

Des coups à la porte m'interrompent et me laissent pantois. Soupçonnant l'embrouille, mais vaincu tout de même, je renonce de fait aux draps pour aller ouvrir.

Le garçon est là, dans un uniforme rouge pour coller à l'ambiance, mais la commande, elle, reste invisible. Je me risque :

— Vous êtes venu en éclaireur ?

— Pardon ? Non... Il y a un appel pour vous.

— Quoi ? J'ai pas demandé à ce qu'on retire le téléphone de la suite pour qu'on me transmette les appels ! Faites comme si je n'étais pas là.

— C'est que, je suis désolé, mais ça semble être un appel de premier ordre, Monsieur.

— C'est toujours de pre...

— Un certain Samuel Nerion aurait des problèmes.

— ... Samuel ?

— Il sait que vous ne voulez pas être dérangé, mais...

— César ? Tout va bien ? s'enquiert Lucie depuis la chambre.

— Oui ! Je... Attends !

Je lance au commis, incisif :

— Passez-le-moi !

Soulagé, il me tend le combiné et disparaît dans les couloirs. Je le plaque à l'oreille, soudain angoissé.

— Samuel, c'est moi.

— Désolé de... Écoute, il faut... Je...

— Qu'est ce qu'il se passe ?

— C'est Cloud, mon filleul.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il est... Tu... Et puis merde, allume la télé, dépêche-toi !

— J'en ai pas ! Qu'est-ce qu'il se passe, à la fin ?

— Trouves-en une. On est dans la merde... jusqu'au cou.

Je cours dans les couloirs, perdant presque mes chaussons, resserrant tant bien que mal mon peignoir, à la recherche du premier poste croisé. Je comprends vite qu'il me faut regagner l'accueil et, après une descente interminable bien que fulgurante où j'appréhende et transpire un peu plus, en trouve un dans un espace commun agrémenté de quelques sièges, dans un coin du hall.

Des clients discutent plus loin avec les réceptionnistes. Je les ignore et arrache la télécommande d'une table basse en demandant à Samuel :

— Sur quelle chaîne ?

— Peu importe...

J'appuie au hasard, puis me concentre sur l'écran. Un présentateur y est en pleine logorrhée sur fond d'images filmées. Toutes montrent des chambres d'hôpital, parfois des familles en larmes, d'autres fois encore des patients dans un état qui glace jusqu'à mes pensées.

— ... *épidémie s'est déclarée dans le centre de Logosme. En moins de vingt-quatre heures, les forces médicales ont comptabilisé plusieurs dizaines de cas. De nombreux autres continueraient d'affluer dans les hôpitaux alors que la souche du virus est encore inconnue. Nous savons seulement qu'elle proviendrait du laboratoire Sefria.*

» *Tous les spécialistes s'accordent à dire que les symptômes ne s'apparentent à aucune maladie connue, et que son évolution foudroyante rend la mise en place d'un traitement extrêmement délicate. Des chercheurs ont déjà été réquisitionnés pour trouver un antidote au virus qui porte désormais officiellement le nom de sa première victime : Octavia.*

Mes yeux s'écarquillent à ce nom, mon cœur s'arrête.

— Ton filleul est... Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Il garde le silence. Les sujets atteints sont d'apparence si horrifiante qu'on ne les voit que par images subliminales. On devine, vers les genoux, une frontière entre les cuisses et des jambes dépecées. Pire : je reconnais certains visages, et tous étaient mes invités il n'y a pas quarante-huit heures.

Un frisson me paralyse de la tête aux pieds quand me reviennent les dires de Samuel :

— Tu lui avais fait visiter le labo ?

— Mais j'étais là ! Je... J'ai aucune idée de comment...

— Je rentre. Retrouve-moi là-bas !

Combien de chances avais-je de ruiner un voyage de noces comme celui-là ? Quelles étaient-elles pour qu'on vienne me chercher à l'extrémité du continent, sur la cime d'une tour qui se veut plus proche du paradis que de la mégalopole dressée dans son dos ?

La probabilité était infinitésimale, nulle, aurais-je dit, mais les faits sont là. Le virus sur lequel nous travaillons est sorti de son environnement contrôlé. Contrôlé... pas tant que nous l'imaginions. Depuis deux jours, ses hôtes ne se limitent plus à des animaux, mais se propagent aux citoyens de Logosme. À l'heure où nous en prenons conscience, il touche déjà des dizaines, si ce n'est des centaines de personnes.

Alors que je rassemble mes esprits pour quitter l'hôtel en hâte, refusant même de retourner m'expliquer auprès de Lucie, je hurle à la réception, dans la panique :

- Appelez un taxi pour ma femme ! On vous rend la chambre.
- Interloquée, une hôtesse lève la voix derrière le comptoir :
- Le nom de la réservation, Monsieur !
- Sefria ! César Sefria !



**DU PARADIS À L'ENFER**

*Je combats les Octavians depuis des années, depuis bien avant que la guerre n'éclate, depuis bien avant même que je ne connaisse leur nom. Je dirais en fait, avec le recul, que ma carrière se résume à une lutte sans fin contre eux. Je n'avais jamais eu l'occasion d'apprendre à les connaître, de savoir ce qui les poussait à agir. Aujourd'hui seulement, je trouve un sens à leurs revendications, et plus j'en apprends sur leurs raisons de nous combattre, plus j'éprouve de respect envers leur cause.*

*Désormais, je suis à la fois leur ennemi juré et l'homme qui en sait le plus à leur sujet. Après tant d'enquêtes et de recherches, je serais capable d'écrire l'histoire de leurs mille années d'exil. Mille... et même les quelques autres qui nous ramènent précisément à notre époque. Il en est cependant une sur laquelle ni moi ni personne ne peut se prononcer : celle qui marque la disparition des deux chercheurs les plus connus encore à ce jour, celle qui précède toutes les autres, l'année 100 de l'après Grand-Bleu.*

\*

Un chauffeur de l'hôtel me conduit seul à la gare ferroviaire la plus proche. Seul... et en peignoir. Lucie comprendra bien assez tôt le motif de cet abandon et, je l'espère, me l'excusera. D'ici là, elle a toutes les raisons du monde de me haïr. Cette pensée rend mon malaise plus insupportable encore.

Nous glissons au ras de terre sur des chaussées désormais couvertes d'acier. Dans l'habitacle, notre mutisme semble faire siffler plus fort les aimants qui nous propulsent vers le barrage de Logosme. De l'océan qui m'ouvre ses bras, j'arrive au barrage qui, si proche et de si bas, envahit mon champ de vision. Je n'aperçois pas même le ciel les yeux levés.

Nous passons sous cette masse hors mesure, véritable muraille du monde, par un tunnel où le magnétisme bourdonne plus fort encore. La nuit retombe un instant et semble se poursuivre de l'autre côté, sur les quelques kilomètres où s'étend son ombre. À l'horizon, les premiers édifices annoncent le secteur ES-06 de

Logosme, pareils à des javelots plantés dans le paysage, dont la pointe brille sous les premiers rayons du soleil. Trois d'entre eux, qui côte à côte évoquent une pyramide asymétrique, composent une ville de quelques dizaines de milliers d'habitants, celle qui, hélas, me ramènera à la civilisation.

Le chauffeur me dépose devant la construction la plus haute. Je suis si tourmenté que je pars sans un mot m'engouffrer dans les espaces du rez-de-chaussée. J'y choisis l'ascenseur qui mène à la gare, direction le dernier étage. Les regards qui s'appesantissent sur moi me font bien sentir que je suis parti trop vite de la chambre d'hôtel.

Avec ce haut plafond qui laisse allégrement filtrer la lumière du jour, je me crois sur le toit lui-même en comblant le chemin qui me sépare des quais. Je suis presque seul à marcher dans ce sens, alors que le flot inverse est non seulement plein de voyageurs, mais aussi obstrué par un point de contrôle apparu depuis peu. Une voix dans un haut-parleur demande aux arrivants en provenance du secteur Principal de se placer dans une file dédiée et de se préparer à se déchausser. J'ai peur de connaître l'intérêt de ce test. Je m'interdis néanmoins de ralentir, tant à cause de l'urgence que de mon accoutrement.

Sans le sou, j'enjambe les contrôles qui d'office signalent l'effraction. On m'interpelle aussitôt. Je cours alors jusqu'aux wagons et m'engouffre dans le premier qui ouvre ses portes. Il se réduit à une capsule dont les quatre places sont vides, d'armature blanche mais largement vitrée, accrochée à un monorail blanc lui aussi, cependant plus brillant – de nacre, dirait-on. En gare, elles stationnent en file indienne dans l'attente de leurs occupants.

Du coin de l'œil, j'aperçois les agents de sécurité se précipiter vers moi, hélant, le bras levé. Je paramètre une destination au hasard afin de démarrer. Leurs pas claquent, de plus en plus distincts. La tête fourrée dans les épaules, la capuche du peignoir relevée, je devine leurs chaussures noires cirées sur le quai quand, à mon grand soulagement, les portes se referment sur eux. Coutumiers du fait, ils ne peuvent qu'enrager de me voir partir juste sous leur nez. De suite, je modifie ma destination pour le secteur Principal, et me voilà lancé sur le réseau pour un trajet qui sera mon dernier moment de sérénité avant longtemps.



Le moyen de transport principal de notre nouvelle ère ne circule plus à même la terre, mais à plusieurs centaines de mètres d'altitude. Il domine les airs en s'appuyant sur les toits de la mégapole, espacés parfois de plusieurs kilomètres. Notre dispersion sur le continent est contrôlée, concentrée en fin de compte dans les piliers de cette infrastructure, flèches de verre, d'acier et de lumière.

Notre ère est celle de l'après Grand-Bleu. Qu'il s'agisse de scientifiques, d'illuminés, d'imbéciles ou d'esprits éclairés, tous s'accordent à dire qu'elle marque la renaissance de l'Humanité. Même le calendrier, pourtant fier de compter plusieurs millénaires, est reparti à zéro depuis cette catastrophe planétaire.

Tout se produisit il y a un siècle, lorsque les océans se déchâinèrent et que le ciel se chargea à en effacer le soleil. La quasi-totalité de la surface terrestre fut recouverte par les eaux, obligeant les uns à se réfugier sur les plus hauts sommets, les autres à opter pour une vie sous-marine. Des milliers de villes, si ce n'est des millions, furent bâties ou reconverties. Les égouts furent réquisitionnés pour tout entreposer, y compris l'oxygène. Ce gaz était devenu le centre de toutes les négociations car, sans végétation pour le recycler, notre espèce s'en voyait menacée d'asphyxie.

À cette époque, une guerre avait éclaté entre deux coalitions pour le contrôle d'infrastructures à même d'enrayer cette pénurie : les UDM. Le vainqueur fit évacuer les villes sous-marines pour reloger l'Humanité sur la terre ferme. Le continent choisi pour cet exode fut l'Australie. Ainsi naquit Logosme, première des cinq mégapoles censées abriter et protéger à jamais ce qu'il reste de notre espèce.

Alors que nous ne comptons que cinquante millions de vies sur Terre, l'on s'attelle déjà, sur la côte ouest du continent européen, à la construction de sa petite sœur : Numéris. Si la première se veut gardienne des savoirs rescapés du Grand Bleu, la seconde verra le jour sous le signe du progrès et de la technologie.

La troisième se développe d'elle-même sur le territoire du Groenland au rythme de l'industrie nécessaire aux autres mégalo-poles. Elle est un chantier gigantesque d'usines et de mines, le seul endroit sur Terre où nous ne donnons pas de limite au travail destructeur de l'Homme. Elle jouit du premier barrage construit sous l'impulsion internationale, celui que nous appelons « Rempart », Première Merveille du Nouveau monde.

Pour ce qui est des deux derniers foyers, il est encore trop tôt pour savoir quelle sera leur place. D'ici là, nous laissons notre planète reprendre ses droits. Elle a carte blanche pour se redéployer, pour redevenir le poumon vert qui compensera une industrie contrôlée, mais carnassière.

Nous avons voulu de ce poumon en avant-première, chez nous, à Logosme. Il est beau, ce prétexte de l'écologie, alors que nous désirions, égoïstes, un jardin qui s'étende de sous nos fenêtres jusqu'à l'horizon, d'est en ouest et du nord au sud. Vantons-nous, tant qu'à faire, alors que le recul des océans s'est chargé de fertiliser les déserts même du continent en un trésor que nous n'avions plus qu'à fouler. Alors que, si le climat efface déjà les forêts éphémères des régions arides, nous nous sommes approprié un parc de roi assez grand pour tous, dans lequel notre seul exploit fut de nous implanter sans en ravager la beauté. Je le trouve là, notre mérite. Non dans la vie sortie de terre, mais dans notre aptitude à l'observer pour, partout, voir le beau du naturel, le charme de Gaïa, la magnificence du simple.

Je surplombe des étendues vierges depuis ma capsule de verre, car, quand l'Homme convertit la distance en vitesse, ses cités sont voisines et pourtant isolées. Ainsi cette première mégalopole prend des airs de parc naturel, et entre les superstructures dont les étages sont les quartiers d'une ville, je survole lacs, plaines et vallées. Loin au sol, les rares traces de vies animales se devinent lorsqu'un troupeau soulève la poussière, qu'une bourrasque déloge des cimes une colonie d'oiseaux, qu'un banc de poissons nuance le bleu d'un lac.

En moins de deux heures, le réseau aérien me rapproche du secteur Principal, centre de Logosme. Les tours y sont plus denses, toutes élancées vers les nuages, mais de tailles et de

formes diverses. Elles sont reliées par des ponts qui auraient jadis enjambé des fleuves, et profitent chacune de la course du soleil à une heure ou l'autre de la journée. Le jeu des ombres, pour qui suspend sa course au-dessus du monde, devient fascinant en cela qu'elles se projettent en aiguilles infinies sur une fresque urbaine, improvisée malgré elle en cadran solaire.

À mon aplomb défilent les gratte-ciel, d'apparence si paisible mais qui fourmillent de vie. Je descends sous les toits les plus hauts et me dirige vers l'un d'entre eux, celui d'où trône la principale gare de Logosme. Elle est bien différente de celle du secteur ES-06. Monumentale et étincelante, elle se veut être un joyau d'architecture taillé parmi des cristaux bruts. Si elle le pouvait, elle irradierait sa beauté sur les dizaines de tours qui la surplombent, et, ma foi, elle le peut. Non fière d'envoyer des centaines de capsules effleurer les sommets, le réseau tentaculaire dont elle est la source se fait lui-même vecteur de son aura. Les rails s'enracinent dans les quais et se divisent au-delà en une chevelure portée par le vent, d'un nacré ici plus qu'ailleurs symbole de pureté, mais aussi de liberté.

Liberté... Tel est le sentiment que je ressens lorsque je gagne le ciel et que, au contraire, j'oublie lorsque j'aperçois ces quais empilés, se prolongeant d'un côté et de l'autre en autant de plateaux, pareils aux étages d'un mille-feuille.

Les dernières secondes du voyage me permettent d'admirer les deux blocs qui composent la gare. Ils semblent provenir d'un même gigantesque pavé posé au cœur de la ville, qu'un puissant séisme aurait déchiré en son milieu, dans le sens de la largeur. D'imposantes statues se dressent sur trois des quatre coins du bâtiment. Elles sont à l'effigie d'hommes et de femmes élevés au rang de héros aux premiers jours de Logosme.

L'une fait hommage au premier maire de la mégalopole, soit la première âme à s'être retrouvée à la tête de l'Humanité, aussi réduite soit-elle. Il ne fut ni élu ni appelé au pouvoir, mais s'est octroyé son titre, simplement parce qu'il en était le plus à même. Edgar Maëlka était le général qui s'appropriä les UDM. Sous ses airs de philanthrope se cachait l'un des plus grands tyrans jamais connus, et rien ne put jamais lui être officiellement reproché de son vivant. C'est bien à sa manière qu'il conduisit les populations immergées à regagner les terres lorsque la plupart d'entre elles – alliées au camp

opposé – refusèrent de se plier aux conditions posées en échange d'un hébergement dans la mégalopole. À chaque révolte paraissait une dépêche annonçant la fin des négociations qui, en réalité, n'avaient jamais commencé. Des populations entières disparurent, menaçant un peu plus notre espèce. L'Histoire, cependant, préfère se souvenir du maire que du tyran. C'est pourquoi son mètre quatre-vingts de chair et d'os en mesure aujourd'hui trois, taillés dans la pierre. Il porte son uniforme de chef des peuples et non des armées, sobre, sans un pli ; image erronée d'un personnage dont se souviendront pourtant les générations futures. Son visage, en revanche, est épargné des traits vieillis qu'il affichait lors de sa dernière prise de fonction. Il demeure jeune, alliant son élégance d'antan à une sagesse que l'âge n'a fait que simuler. Le personnage vouait un culte inexplicable à la rose, aussi l'une de ses mains soutient un monticule de pétales, tandis que l'autre se referme sur un imposant projecteur duquel jaillit, la nuit, une lumière aux allures d'aurore boréale visibles sur des kilomètres. C'est à cette fin que furent respectivement incrustés, dans le toit des deux blocs de la gare, deux imposants miroirs sphériques. S'y concentre la chaleur du soleil à en distordre l'air longtemps même après que l'astre se soit couché. La lumière du projecteur s'y déforme alors en volutes multicolores, ainsi que celle des projecteurs portés par les homologues de pierre.

Aux côtés d'Edgar Maëlka se tient une femme qui a su mériter sa place sans rendre aveugles les historiens. Seily Feith ne raisonnait pas à l'échelle d'une ville ni même d'une nation, mais de la Terre entière. Son esprit éclairé enfanta le projet des cinq mégalopoles qui, à l'échelle de la planète, deviendraient des quartiers, comme les forêts tropicales des jardins. Elle dessina le plan de Logosme dans ses grandes lignes et imagina cette surexploitation des transports magnétiques ainsi que ces tours gigantesques transformées en piliers pour autoroutes ferroviaires. On l'a sculptée avec les traits d'une quadragénaire, les cheveux bouclés sur une veste tailleur accompagnée d'un pantalon en toile, car telle est l'allure professionnelle que le monde lui connaissait. D'une main, elle tient la maquette d'une tour, de l'autre, elle pointe le puissant projecteur au-dessus des miroirs sphériques.

À l'un des coins opposés se dresse la dernière icône, et non des moindres. Elle ne porte pas les traits d'un homme ni d'une

femme, mais ceux d'une enfant de sept ans. Celle-ci n'a qu'un prénom : Pino. D'après la légende, elle mit fin à la guerre du Grand Bleu, sauvant à elle seule des millions de vies. Ses dons de clairvoyance et de télépathe – auxquels le scientifique que je suis a bien du mal à se conformer – lui auraient permis de guider certaines âmes influentes. L'innocence et la pureté qui lui furent accordées se transformèrent en sagesse. Elle fut et est encore aujourd'hui, après cent sept années d'existence, une précieuse philosophe et conseillère. Toutefois, c'est à l'enfant au visage d'ange que l'hommage est rendu, les yeux pleins d'espoir et de détermination. Elle revêt un pantalon patte d'éléphant et un épais manteau, de ceux qui protègent d'un froid sibérien. Ses longs cheveux lisses sont éternellement portés par le vent. Quant à son projecteur, il ressemble à ceux dont les mineurs se servent pour éclairer les tunnels. Elle le porte du bout de ses deux bras, appuyé contre ses jambes tellement il semble lourd, le dos courbé en arrière pour conserver l'équilibre.

Le quatrième et dernier coin est occupé par un socle vide, caprice de l'architecte obstiné à voir son édifice glorifié par quatre héros sans que le Nouveau monde en compte encore assez pour répondre à ses désirs.

La cabine s'engouffre dans la faille artificielle qui scinde la gare. Le sifflement des aimants se fait plus grave à mesure que je décélère, jusqu'à n'être plus qu'un ronronnement perdu dans le tumulte des huit quais superposés. Les portes me livrent passage au cinquième niveau, dans la cohue. Soudain, l'étau qui serrait mon cœur au départ de l'hôtel compresse aussi mon crâne. L'appréhension se transforme en migraine à la vue de la débandade générale. Le flot des arrivants se heurte, intrigué, à de nombreux voyageurs frustrés, plantés dans le hall, là, se plaignant d'on ne sait quoi, mais se plaignant fort. Les plus calmes ont les mines les plus inquiètes et les plus graves. Les autres tournent en rond, se font de grands gestes, s'interpellent pour trouver un peu de réconfort dans une prosternation partagée.

Certains hésitent à passer au travers, par crainte sûrement de se voir dans le même état à cause de ce qu'ils découvriront au-delà, mais tous passent quand même. J'y réfléchis moi-même à deux fois, refroidi en plus par les regards lourds attirés par mon accoutrement.

Je les brave enfin, le pas décidé, quand une voix s'élève dans mon dos :

— Monsieur avec le peignoir. Arrêtez-vous !

Je fais volte-face, coupé dans mon élan. Je reste cette fois en place, enjoint si cela était nécessaire par le nombre toujours croissant de voyeurs qui s'attardent sur mon cas. Deux agents de la gare s'approchent à grands pas : un homme et une femme en uniforme fait d'aplats bleu royal sur bleu ciel. C'est l'homme qui prend la parole une fois à ma hauteur.

— Vous voyagez en infraction depuis le secteur ES-06. Ça vous fait une amende de...

— Vous vous doutez bien que je n'ai pas d'argent sur moi ?

Je me retiens d'appuyer mes propos en écartant les pans du peignoir comme je l'aurais fait avec un manteau pour illustrer mes dires. Il insiste :

— On va vous l'envoyer à votre domicile, dans ce cas. Vous avez vos papiers d'identité ?

— Non, bien sûr que non. Je...

— Monsieur ! Si vous ne pouvez ni payer ni garantir votre identité, nous allons devoir demander l'intervention des autorités.

— C'est absurde ! Écoutez, je suis là pour un cas d'extrême urgence. Ce qui se passe dehors, là...

Je tends un bras vers la sortie, craignant de deviner la raison de tout ce chahut.

— Je peux peut-être arranger la situation, mais il faut que vous me laissiez partir.

— Quel est votre nom, monsieur ? demande-t-il en passant du sérieux au grave.

— César Sefria.

Ils écarquillent les yeux et reculent d'un pas. Je les devine partagés entre l'envie de m'immobiliser et la peur d'être frappés d'une mort atroce à mon contact. Le pire est que d'autres m'ont aussi entendu prononcer mon nom, et ces imbéciles le répètent, comme s'il était nécessaire d'ajouter la panique à l'agacement. Un cercle se forme autour de nous, composé d'inconnus autant effrayés que décidés à me faire barrage de leur corps. Sur le qui-vive, l'agent somme sa collègue :

— Appelle l'AL.

Je ferme les yeux, dépité. Elle s'exécute :

— Ici l'antifraude de la gare de Logosme. On tient un homme qui dit s'appeler César Sefria. À vous.

Je suis enfermé dans les arrières locaux de la gare, à l'écart de la foule. Ma cellule a été improvisée dans une salle de réunion, pas même débarrassée des dix chaises autour de sa table ovale. Une baie vitrée donne sur la place au pied de la tour, occupée en grande partie par une fontaine dessinée en spirale. L'eau de ses jets s'écoule dans de larges rigoles que des passerelles enjambent pour permettre aux piétons, à peine visibles d'ici, de parcourir la place d'un bout à l'autre. Elle est délimitée par quatre séries de gratte-ciel, tous dominés par la gare. Juste au-dessus de moi s'en échappent les rails qui rejoignent en courbes gracieuses les toits voisins.

Après de longues minutes de solitude, la porte s'ouvre sur les deux agents qui m'ont appréhendé. Ils sont suivis d'une femme avec une mallette, dont les cheveux blonds retombent sur une blouse blanche. Derrière elle, deux hommes encore, en civil, font le guet sur le pas de la porte. Une prudence toute professionnelle les a déjà poussés à s'équiper d'un masque chirurgical et de gants en latex.

La scientifique me demande de m'asseoir et de me déchausser un pied, sans même s'étonner de mon apparence. Je m'exécute tandis qu'elle pose sa mallette sur la table et en sort son matériel : un autre masque, une autre paire de gants et une boîte de cotons-tiges. Je comprends passer le test instauré à la gare du secteur ES-06, et sans doute dans toutes celles de la mégapole, pour les voyageurs en provenance du secteur Principal.

Elle prend place en face de moi.

— Votre pied, s'il vous plaît.

Je le lui tends. Elle cale ma cheville sur son genou et approche son visage de ma voûte plantaire. Le silence est complet ; je ne perçois que sa respiration derrière le tissu vert. Ses yeux suivent le mouvement d'un coton-tige qu'elle fait passer sur ma peau, d'abord doucement, puis avec une pression clairement marquée. Satisfaite, elle finit par déclarer aux deux hommes à la porte :

— Négatif.

Ils hochent la tête. Elle se retourne vers moi et me rend mon pied. Elle parle en même temps qu'elle range ses affaires :

— Vous n’êtes pas infecté. Si vous voulez que ça dure, je vous conseille de porter ce masque et ces gants en permanence, et de vous couvrir davantage que vous ne l’êtes.

Elle me donne ledit équipement avant de se lever. Ses collègues s’écartent pour la laisser partir, puis s’asseyent autour de la table, respectant une distance plus conventionnelle. Ils invitent les agents de la gare à quitter eux aussi la pièce et se tournent vers moi.

Je leur donne la quarantaine. Le plus proche, plus à gauche, a le visage allongé et grave. Ses cheveux sont noirs, lisses et mi-longs, avec autant de relief qu’on en imagine au personnage. Derrière le masque, on lui devine un nez aquilin sous son regard accusateur. J’ignore si ce dernier est habituel ou juste de circonstance. Il porte une veste carmin ouverte sur une chemise noire. L’ensemble contraste avec le gilet vert quadrillé de jaune de son partenaire.

Lui a un visage plus carré, et pas un cheveu qui ne soit dressé vers le haut, quoique d’une direction et d’une longueur approximatives. Son regard bleu retient l’attention au milieu d’un faciès clair dont les taches de rousseur pointent sur le haut des joues. Il a posé contre la table une canne de marche au pommeau déformé et décoloré par, j’imagine, les paumes de générations successives.

Le premier brise le silence en déposant son badge devant lui :

— Je suis l’enquêteur en chef Deggial, et voici mon adjoint : l’inspecteur Vovin. Nous sommes des Autorités de Logosme. César Sefria, vous êtes en état d’arrestation.

Je reste stoïque, partagé pourtant entre mille réactions. Il me fait comprendre d’une main levée que je n’ai à choisir, cependant, aucune d’entre elles.

— Vous serez en liberté conditionnelle. Vous avez de la chance qu’on ait trop besoin de vous derrière vos éprouvettes pour vous mettre derrière des barreaux.

Le gilet vert et jaune, Vovin, se redresse pour enchaîner :

— Il y a quarante-huit heures, le virus Octavia est sorti de sa zone de confinement au laboratoire Sefria. Depuis, il s’est propagé et a atteint plusieurs centaines de sujets. À l’heure où je vous parle, trois morts ont été déclarées. Avant la fin de la semaine, ce sera cent fois plus. Si vous étiez coupé du monde depuis votre mariage comme nous l’a dit votre ami et collègue Samuel Nerion, j’ai le regret de vous annoncer que la plupart de vos convives du parc

Solaris en feront partie. Par ailleurs, ayant la responsabilité morale de votre établissement, vous êtes désormais accusé d'homicide multiple par négligence.

Je m'affaisse un peu plus sur la chaise à chaque mot, écrasé soudain par le poids du monde. Il poursuit :

— Votre laboratoire a été mis sous scellés, et votre appartement perquisitionné.

— Mais vous n'aurez besoin d'aucun des deux, achève le croque-mort. Vous travaillerez avec Samuel Nerion dans sa demeure, sous notre surveillance, bien sûr. Vous mènerez – ou participerez, c'est selon – les équipes de chercheurs réquisitionnées aux quatre coins de Logosme. Vous n'en sortirez pas avant qu'un vaccin soit trouvé. Des questions ?

Trop pour savoir par laquelle commencer... Je les fixe l'un après l'autre, l'âme en détresse mais le regard vide. L'adjoint me presse à retrouver la parole :

— Avez-vous compris toutes les charges dont vous êtes accusé, monsieur Sefria ?

Silence.

— C'est important. Les avez-vous toutes bien comprises ?

— Oui, oui. Je les ai comprises.

— Les enregistrements qui filment vos installations dans le laboratoire ont été visionnés. On y voit clairement dans quelles conditions le virus est sorti de sa zone de confinement. Pour le dire autrement, nous savons que vous n'êtes pas directement responsable. Le fautif – votre ami – a en plus laissé un mot il y a de ça environ une heure, sur la porte d'entrée qu'il ne s'attendait pas à trouver condamnée. Il n'a clairement pas pensé qu'on surveillait les lieux.

Il se penche au-dessus de la table pour l'y faire glisser. Je ramène le bout de papier à moi et y lis :

*César, je n'arrive pas te joindre. J'espère que tu n'as simplement pas ton téléphone sur toi. Retrouve-moi au manoir, nous travaillerons de là-bas. Tout est de ma faute, je suis désolé. J'ignore encore comment mon filleul a pu faire sortir une souche du 206<sup>e</sup> étage.*

Samuel

Je relève les yeux pour entendre Vovin, une fois de plus :

— Aveux écrits plus preuve filmée. C'est une aubaine pour alléger votre responsabilité dans cette histoire, voire même pour la désengager totalement. Vous avez encore une chance de sortir de cet enfer, monsieur Sefria.

Aux mots de son collègue, le regard éteint sous les cheveux plaqués de Deggial s'allume. Une pointe de curiosité guette ma réaction. Il m'a dans le collimateur, je le sens, avec son don inné pour jouer le mauvais flic. Si je choisis d'assumer les faits, c'est que j'ai quelque chose à me reprocher. Voilà ce qu'il pense, et peut-être bien à raison.

— Auriez-vous un téléphone ? Vous me voyez tel que j'ai quitté mon voyage de noces. Je voudrais prévenir ma femme que je ne rentre pas chez nous.

Frustré d'avoir à attendre ma réponse, le chef fait glisser le sien sur la table. Les mots me manquent déjà quand je compose le numéro et le porte à l'oreille. L'attente est interminable...

— Lucie ? C'est moi.

— César ? Mais bon sang ! Pourquoi tu m'as laissée en plan ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Sa voix chevrotante et son affliction sont mes premières sentences.

— Je vais tout t'expliquer, mais j'ai peu de temps devant moi. Quelque chose de grave s'est produit au laboratoire. Un virus s'est échappé. Cloud, le filleul de Samuel, est la première victime. Il n'a pas survécu.

Je la plonge dans un silence éloquent. Elle finit par prononcer, la gorge serrée :

— La première ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas, ça se propage extrêmement vite. Écoute... Je suis responsable de la sécurité du laboratoire, alors...

Je soupire.

— Je t'appelle depuis le téléphone d'un enquêteur de l'AL. Il est devant moi, là...

— César ! Tu me fais peur...

— On vient de m'arrêter à la gare du secteur Principal. Ils m'autorisent à travailler depuis chez Samuel pour trouver une solution. On va devoir se retrouver là-bas.

— C'est pas vrai...

Ses phrases ne sont plus que sanglots. L'île Fraser me semble déjà si loin...

— Je dois te laisser. À tout à l'heure.

— Attends ! C'est pas vrai... Je t'en prie, je... Bon sang !

Je raccroche pour mettre fin au supplice et rends son téléphone à Deggial. Je le fixe, sans un mot. L'étincelle qui donnait vie à ses traits s'est résorbée, et à raison, car je déchire maintenant le mot de Samuel. Je suis en enfer, quoiqu'il advienne, et c'est un lieu que je préfère arpenter seul.

Il crache comme pour me condamner déjà :

— Bras dans le dos, poignets joints. On vous escorte sous surveillance.

Je quitte la gare, encadré par les deux enquêteurs. Les quais du niveau inférieur sont derrière nous, au fond de la crevasse qui traverse le bâtiment, d'ici semblable à un canyon de lumière. Nous marchons sur un plateau sans fin, délimité par les seules façades de la tour. Tout autour de nous, un flot de voyageurs s'en va se heurter à une barrière humaine. Je la devine au-delà de cette masse croissante et, aidé par les voix portées par des haut-parleurs, comprends la frustration observée à mon arrivée.

Il est devant nous une ligne infranchissable. Tous essaient, outrés, exaspérés, désespérés aussi par une implacable injonction. Les uns prétextent un rendez-vous crucial, les autres qu'ils ne peuvent être séparés de leur famille, moins habiles que ceux dont, au contraire, ce serait un hypothétique fils qui resterait seul de l'autre côté. Rien n'y fait. Un cordon d'hommes et de femmes vêtus de tuniques blanches les couvrant des pieds à la tête, refuse constamment le passage. Leur autorité est appuyée par un mur des forces de l'ordre, casques, matraques et boucliers antiémeute à l'appui, postées à en retrait, mais qui s'imposent en première ligne dès que le besoin s'en ressent. L'écho d'une voix amplifiée se perd dans ce vaste espace, déclamant haut et fort une sentence dont on s'indigne plus haut et plus fort encore :

— *Des points de contrôle sont établis dans les gares et sur les routes. Le secteur Principal est placé sous quarantaine !*

Mes cerbères agissent en garde rapprochée. En scandant des « Autorités de Logosme ! Libérez le passage ! », le badge brandi et la

canne de marche aussi, ils remontent ce bain de foule comme une bulle d'air fend l'eau. Leurs masques et leurs gants ajoutent à leur aura, accessoires qui semblent faire d'eux des chevaliers modernes, pas moins convaincants qu'une visière et une paire de mitons. Ils s'attaquent ensuite au point de contrôle pour, en quelques mots et forts de leur passe-droit toujours en main, ébrécher la muraille et s'y engouffrer. On me marche sur les pieds, noircissant mes chaussons de gomme et de terre. Le peignoir, lui, se desserre avec ces mains liées dont je ne peux rien faire. J'ai l'air d'un fou échappé de l'asile qu'on extrait de la civilisation pour mieux le renvoyer en isolement.

Nous voilà dans un no man's land entre le chaos et la rangée d'élévateurs qui relie la gare au reste de la tour. Vovin et Deggial ont l'embarras du choix, quoiqu'un ascenseur attende déjà ses prochains passagers, portes ouvertes. Sa cabine est grande comme la salle de réunion que je viens de quitter, mais sans lumière du jour. Je l'imagine de fait être une cellule avant l'heure, celle que je sais m'être réservée au terme plus ou moins éloigné de ce cauchemar.

La cage renoue avec la gravité, austère et silencieuse. Le kilomètre de descente est interminable. Il me laisse le temps de prendre un peu plus conscience de la situation. Je suis un criminel accusé de la plus grande irresponsabilité, le nom posé derrière chacun des nouveaux cas d'Octavia. À mesure que le virus sévit, l'ardoise s'alourdit. Il n'existera bientôt plus de peine à la mesure des charges à mon encontre. La plus grande, cela dit, sera d'apprendre par Samuel qui du parc Solaris nous avons condamnés. Combien d'amis dois-je m'apprêter à perdre ? Combien de parents puis-je encore espérer compter à la fin de la semaine ? Quel soutien vais-je trouver dans une situation qui déjà me consume, et consume d'une manière bien plus tangible les innocents infectés par centaines, par milliers, par bien plus encore si nous n'endiguons pas la catastrophe sur-le-champ ? Je m'évade en pensées, d'ores et déjà ma dernière forme de liberté. Avant que mon sang ne noircisse totalement, notre cage s'ouvre sur un ciel bleu éclatant.

Presque à son zénith, le soleil trouve son chemin jusque dans les entrailles du secteur, au pied des tours dont il m'est impossible de distinguer le sommet tant leurs façades m'éblouissent.

La place de la Gare s'étend droit devant nous. Loin même d'ici, l'eau de la fontaine jaillit au milieu du tableau. Nombre de passants

tournent d'habitude autour mais, à présent, les passerelles qui se frayent un passage au-dessus du bassin sont désertes. Nous-mêmes nous en détournons pour longer l'immeuble quitté à l'instant.

Les constructions, aussi monumentales soient-elles, restent trop éparées pour former des rues. Sous les géants d'acier persistent des étendues que l'on semble incapables d'occuper. Quelques routes les traversent. Les terrasses les prennent d'assaut par légions. Le vide appelle le regard, en réalité, à s'accrocher sur les ouvrages d'art qui y projettent leur ombre, reliant les gratte-ciel, dessinant dans le paysage des lignes d'horizon, courtes certes, rares, titanesques tout de même. L'on pourrait penser ce jardin démesuré qu'est Logosme battre en retraite, intimidé par toutes ces tours de verre supportées par des tours de béton, invisibles mais violant la terre jusque dans ses entrailles. Ce serait se méprendre, car les bolides glissent sur des chaussées bordées d'arbres, des murs verts se reflètent dans les miroirs géants de façades voisines, des jardins suspendus débordent des ponts qui les relient entre elles. Il y a dans ce gigantisme un bucolique étonnant. Une nature intrusive suffit à ce que l'oppression de ces masses, qui parfois embrochent le soleil lui-même, tourne au merveilleux.

Nous approchons de la route pour nous arrêter devant un carré d'acier nu. Deggial pose un pass sur l'écran d'un promontoire situé à l'écart. Quelques secondes s'écoulent avant que le carré s'enfonce dans le sol d'un côté pour s'en décoller de l'autre. La grande plaque pivote sur elle-même et, sous notre nez, extrait d'un parking souterrain le bolide des enquêteurs, aimanté à la face cachée.

Ils se débarrassent de moi sur la banquette arrière, puis montent à l'avant. Le grondement premier des aimants se fond dans les aigus jusqu'à ce que nous lévitions. Alors, d'un coup de commandes à droite, Deggial nous translate sur la chaussée et met plein gaz.

Nous filons entre les gratte-ciel. La mise en quarantaine semble avoir endormi le secteur. Les terrasses, justement, sont tristes à mourir. Nous roulons, dans le silence d'un bolide sans roues, seuls au monde, et n'apercevons que quelques âmes en peine au loin, disparaissant derrière une façade, sur un passage perdu dans les cieux ou cachées au fond des édifices.

Horrifié, j'assiste à la détresse d'un piéton surpris en pleine promenade par les symptômes d'Octavia. Il est pieds nus, des lambeaux de peau en moins restés dans ses chaussettes. Il en déchire d'autres encore en se tenant le pied, condamné à attendre l'ambulance, condamné tout court, car tout son corps souffrira bientôt du même mal.

À chaque entrée de bâtiment sont placardés des avertissements et distribués des masques et des gants, les mêmes que j'ai relégués au fond de ma poche avant de quitter la gare. J'hésite un instant à les sortir. À quoi bon, puisque l'on me traite déjà en reclus ? Je les y enfonce un peu plus.

Au-delà de ces entrées, la vie recule derrière les murs, se fait timide. Elle sent la menace, le prédateur invisible mais omniprésent. Les riverains se cachent, s'enferment chez eux, s'en remettent encore une fois, face à l'inconnu, au réconfort du familier. Les bureaux sont délaissés, les commerces aussi, et les plateaux de chaque étage pareils à des villes fantômes.

Le trajet touche à sa fin lorsque, là où réapparaît enfin un horizon dégagé, se dresse un manoir en pierre de taille, énigmatique à l'orée des piliers du ciel, témoin reconstruit d'une architecture révolue. C'est par héritage que Samuel a acquis cette absurdité, somptueuse toutefois, que l'on oublierait aisément dans le paysage sans l'interminable mur en grès qui en dessine l'enceinte.

Deggial s'arrête sur la route que l'influence du premier propriétaire avait fait tracer à quelques dizaines de mètres de l'entrée. De l'autre côté de la fenêtre, de part et d'autre d'un haut portail en fer forgé, je distingue deux silhouettes qui ne sont celles ni de Samuel ni de Pauline.

Elles se dirigent vers la voiture. Le chauffeur confirme mes soupçons :

— À partir de maintenant, la propriété de votre ami est surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce sera le cas aussi longtemps qu'elle sera votre deuxième labo. Des résultats sont attendus de votre part, vous vous en doutez.

Les silhouettes sont déjà derrière la porte : un homme et une femme, masques et gants équipés. C'est elle qui m'ouvre et fait le piquet, sans un mot, jusqu'à ce que je pose pied à terre. Vovin ajoute avant que je ne les quitte :

— Nous repasserons demain, et tous les jours qui suivent. Au revoir, monsieur Sefria, ne lésinez pas.

Je sors sous le ciel bleu, penaud. Le vent menace ma pudeur en s'engouffrant sous le peignoir. Les chaussons, eux, sont bons à jeter.

Deux nouveaux gorilles me prennent en charge jusqu'à l'entrée du parc du manoir où ils me délient les poignets. Plus que quelques mètres avant de retrouver enfin mon témoin de mariage.



La porte se referme derrière moi. Ses vitres tressautent dans leurs carrés de bois, annonçant mon arrivée dans tout le manoir. Personne ne se manifeste cependant. Je profite du carrelage pour me débarrasser enfin de mes chaussons et avance, le corps frissonnant à cause du froid tant que du silence.

Le vestibule s'ouvre sur les côtés. Je choisis la gauche où m'attend une cuisine laissée à l'abandon sous un récent étalage de vaisselle sale. La table de la salle à manger, ensuite, est dans le même état. Loin des fenêtres, sur ma droite, un couloir rejoint la pièce principale. Son obscurité m'appelle, et plus encore la lumière que j'y vois au-delà, celle qui baigne le hall à en faire briller le blanc des murs. Je me frotte les poignets dans l'idée d'y effacer le souvenir de leur attache quand, inquiet du calme et du temps qui paraît suspendu, j'appelle au milieu du corridor :

— Samuel ! ... Pauline !

Sans raison, mes pas se font prudents. Rien, aucune réponse. Pourtant, quand je débouche dans le hall, je trouve mon ami planté au milieu de la pièce, le regard baissé, immobile, absent. Je sais ce qu'il sonde à travers le sol, car l'entrée, cachée dans les traits du carrelage, s'en trouve juste à ses pieds. Son laboratoire personnel est sous lui, le seul qu'il nous reste désormais, celui d'une rédemption nécessaire, d'une menace d'échec à même de paralyser l'esprit le plus brillant, mais d'un espoir malgré tout. Est-il seulement conscient de ma présence ? J'en doute.

Pauline apparaît d'une autre pièce, sur ma gauche. Elle avait dû entendre claquer la porte, car elle ne s'étonne pas de me voir – hormis en peignoir, peut-être. Son visage est triste et grave. Tout son corps semble supporter l'affliction de Samuel.

— Viens, me dit-elle simplement en nous approchant de son compagnon.

Elle lui touche l'épaule, puis s'exprime avec une compassion sans borne :

— Pas maintenant, le labo. César est là, on va s'asseoir.

Usant de sa poigne sans en avoir l'air, elle le sort de sa léthargie. Je les accompagne dans le salon, deuxième pièce à encadrer le vestibule. Ils s'asseyent dans un canapé gris, face au fauteuil de la même couleur dans lequel je me retiens de m'effondrer. Ils regardent la fenêtre, installés au milieu d'un halo de lumière qui éclaire le feutrage outremer des murs. Une planche le long, derrière eux, occupée par des livres et des bibelots. Sur la droite, une cheminée nous ouvre son foyer. Sa hotte sépare deux tableaux peints sur verre, chacun suspendu au plafond par deux filins d'acier. Mon regard revient sur le couple dont le teint blême est blanchi davantage encore par la lumière.

D'un côté, Samuel, coupe à ras, mâchoire carrée, l'intelligence camouflée par les muscles dans un pull trop serré. De l'autre, Pauline, corps fragile sous de longs cheveux de jais, une robe sobre faite de noir et de blanc, à l'image de ses partitions préférées. Elle le laisse avoir le premier mot, comme si sa prise de parole faisait partie d'une thérapie convenue d'avance entre eux.

Ses yeux se lèvent. Il me voit enfin. Il a pour toute expression un regard noyé, pour seuls mots des sanglots qui éclatent d'avoir été trop longtemps refoulés. Sa responsabilité le ronge de l'intérieur. Il s'accable d'un mal que nous lui avons tous déjà pardonné, puisque n'ayant à le faire en aucune circonstance.

— Tu es libre, Samuel. Libre de réparer ton erreur.

Ma déclaration fait office de coup de tonnerre. Lui, encore, passe d'un état de choc à un autre, elle en revanche accuse tout le sens de mes mots.

— Pourquoi ?

Je n'ai pas à lui répondre. Par ailleurs, mon esprit est déjà à des considérations plus pratiques, plus urgentes.

— Les chercheurs ont-ils appris quelque chose sur Octavia, ces dernières heures ?

Après l'apitoiement, puis la stupéfaction, les émotions de Samuel l'abandonnent. Il est amorphe, physiquement absent, mais répond tout de même d'une voix atone, le regard dans le vide :

— Ils ont confirmé les symptômes. Ce sont les mêmes chez l'homme que chez les moutons de l'éleveur qui nous a engagés, cent fois plus virulents. Un : plus de cicatrisation. Deux : apoptose des cellules épidermiques. Les pieds se dépècent en premier, puis ça remonte sur le corps. On sait pas encore jusqu'où. On suppose l'ensemble, en théorie. Pas de survivants après le stade du bassin, pour l'instant. Ils meurent de douleur, d'infections... Pareil que nos moutons, quoi.

» La période d'incubation est raccourcie : entre six et douze heures. Ce qui nous amène à une espérance de vie de soixante-douze heures.

— Soixante-douze heures... Putain... On ne sait toujours pas comment il se transmet ?

Il balance la tête, négatif. Je rebondis, m'en tenant à ma casquette de scientifique pour y voir du positif.

— Avec autant de cas, on trouvera bientôt quelque chose ! C'est obligé.

Mon observation, que je sais partagée, est accueillie par un silence morne. Il m'aurait gêné sans le téléphone qui se met à sonner. Pauline court dans la cuisine pour décrocher.

Je devine qui parle au bout du fil, ce qu'elle confirme en revenant dans la pièce.

— C'est Lucie, elle arrive au secteur Principal. Elle dit être bloquée à un point de contrôle.

— C'est pas vrai ! Ils sont en train de les installer partout. Dis-lui de prendre une autre route, il faut qu'elle en trouve une encore libre.

Elle transmet en accompagnant mes paroles de mots réconfortants. Je chasse l'idée que Lucie et moi puissions être séparés jusqu'à nouvel ordre pendant que Pauline revient s'asseoir aux côtés de Samuel. J'aborde alors un sujet plus douloureux encore :

— Qui a été infecté... au mariage ?

J'accroche leurs regards emplis de tristesse. Elle répond :

— Tes parents et ceux de Lucie. Ils sont à l'hôpital.

Ce que je refusais d'envisager jusque-là me percute de plein fouet. Mon cœur se déchire. Je me découvre encore plus vulnérable, atteint dans le plus privé de mes cercles. Tétanisé, je traverse la catastrophe qui se poursuit dans la bouche de Pauline :

— Il leur reste trente-six heures, pas plus. La moitié des invités ont été admis en soins intensifs avec eux. Les deux familles sont très touchées, celle de Lucie particulièrement. Beaucoup d'amis aussi, la plupart de son côté.

— César..., reprend Samuel, la gorge nouée, c'est Cloud qui a apporté le virus au mariage. La première personne qu'il a approchée là-bas... c'était Lucie.

Ce qu'il essaie de me dire me fait sortir un rictus nerveux. C'est insensé, illogique, impossible !

— J'étais avec elle ces dernières heures. Je suis sain.

— T'en es sûr ?

— J'ai passé le test à la gare.

— Et elle ?

Dans le vestibule, la porte s'ouvre. On entend une respiration forte, saccadée, des gestes maladroits et paniqués. Un sac est lâché par terre. Un deuxième. Des lacets sont défaits, une chaussure retirée, puis trop brusque, le silence.

Une exclamation incrédule retentit d'abord, suivie d'un cri qui me gèle sur place.

*Pour découvrir la suite de Seconde Humanité  
et commander le roman, [suivez le guide](#).*